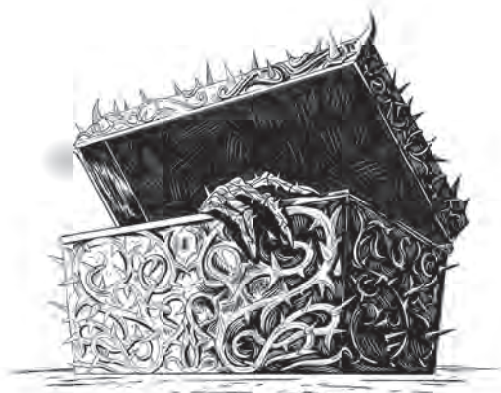


VICTOR DIXEN

# AGENCE PERDIDO



1. LES DERNIERS RETROUVEURS

Bayard Jeunesse



*Cet ouvrage a été mis en pages  
par Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq  
Imprimé en Italie par L.E.G.O. S.p.A.  
en août 2024*

Illustrations de couverture et intérieures :  
Noémie Chevalier.

© 2024, Bayard jeunesse  
18 rue Barbès, 92128 Montrouge Cedex  
ISBN de l'édition reliée : 979-1-0363-7469-2  
ISBN de l'édition brochée : 979-1-0363-6521-8  
Dépôt légal : octobre 2024

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées  
à la jeunesse.  
Tous droits réservés. Reproduction, même partielle, interdite.

*Pour E.*

*Pour Ulysse, Charlotte et Mathilda.*

*Pour celles et ceux qui savent  
que l'espoir n'est jamais perdu.*





## LE SOIR OÙ J'AI PERDU MA MÈRE

Lorsque le bus scolaire arriva devant chez moi, ce soir d'octobre il y a un an, je devinai tout de suite que quelque chose n'allait pas : ma mère n'était pas devant la porte. La petite maison isolée où je vivais avec elle se dressait tout au bout d'une route de montagne, dans la forêt des Catskills, à l'est de l'État de New York. En cette saison, le toit était couvert de feuilles mortes. C'était le pic de l'automne, quand la nature flamboie avant de plonger dans l'hiver. De la fumée s'élevait de la cheminée en pierre. Les volutes dansaient dans la lumière des lampadaires plantés sur la pelouse, avant d'aller se perdre dans la nuit qui venait de tomber.

Ce spectacle m'était familier. L'absence de ma mère l'était moins. D'habitude, chaque soir, elle guettait l'arrivée du bus de ramassage scolaire jaune depuis la fenêtre de la cuisine, et elle venait m'accueillir sur le seuil de la maison. Son attitude de maman poule m'avait

souvent fait honte. Elle se croyait obligée d'en faire des tonnes pour combler l'absence de mon père, mort peu de temps après ma naissance. Ses excès d'attention m'embarrassaient. Je craignais que le conducteur et les autres collégiens me prennent pour une gamine. Mais ce soir-là, il n'y avait personne pour m'attendre. Je ne ressentis aucun soulagement, au contraire. Plutôt une sourde angoisse. Je me figeai sur le marchepied du bus, comme si une part de moi-même refusait de descendre.

« Ça va, Lucy ? » me demanda le conducteur.

Je sentais peser sur ma nuque les regards des collégiens encore présents dans le véhicule – ceux qui, comme moi, habitaient dans des logements reculés, les derniers à être desservis. Ils étaient pressés de rentrer chez eux. D'un coup d'œil, je vérifiai que la petite voiture de ma mère était bien garée sous l'auvent. Oui, elle était à la maison.

« Tout va bien, monsieur Bob, dis-je au conducteur. À demain. »

La porte automatique se referma derrière moi en poussant un soupir pneumatique. Le bus mit les gaz et repartit le long de la route sinueuse. Il disparut derrière les arbres dévorés par le crépuscule. L'éclat des phares s'éteignit au détour d'un sapin et la forêt engloutit le ronronnement du moteur.

Le calme soudain me fit tressaillir. En été, les Catskills bruissaient de chants d'oiseaux et de vrombissements d'insectes. Mais au cœur de l'automne, le silence n'était

troublé que par les craquements des branches dans la bise. Je me hâtai vers la maison. C'était une vieille bâtisse montagnarde de type chalet, que mes parents avaient rénovée à leur goût. En temps normal, les rares visiteurs la trouvaient charmante ; mais ce soir, elle me semblait étrangement lugubre. Quatre citrouilles étaient disposées sur le pas de la porte d'entrée. Ma mère et moi les avions gravées de visages grimaçants, comme c'est la tradition pour la saison. Il ne restait plus que deux semaines avant la nuit du 31 octobre, celle d'Halloween. Une fois encore, nous la passerions en tête à tête devant une comédie horrifique vintage pas vraiment effrayante, du genre *Gremlins* ou *Beetlejuice*. Elle utiliserait ses talents de comédienne pour imiter des voix et rajouter des personnages, jusqu'à ce qu'on soit mortes de rire.

Le sourire aux lèvres, je tournai la poignée de la porte. Elle était verrouillée. Normal : ma mère tenait toujours à ce qu'on ferme à clé, même quand on était à l'intérieur. Dans la région reculée qui était la nôtre, elle affirmait qu'on n'était jamais trop prudent.

Je sortis mon trousseau de mon sac à dos et déverrouillai la porte ornée de motifs en fer forgé.

« Meg ? » appelai-je en entrant dans le séjour.

Depuis quelques mois, j'avais pris l'habitude de l'appeler par son surnom – « Meg » pour « Margaret » –, plutôt que « Maman ». Un moyen comme un autre de couper un peu le cordon ombilical. Ça la faisait

sourire et elle prenait un malin plaisir à me répondre en m'affublant d'un sobriquet bien gnangnan, du genre : « *Oui, ma tartelette aux framboises ?* » ou « *Qu'est-ce qu'il y a, mon chou à la crème ?* »

Ce soir-là, cependant, pas de nom à la guimauve. Juste une mélodie : de la musique classique tournait dans la chaîne hifi. Il faut dire que ma mère possédait encore une sacrée collection de CD. Notre demeure forestière était si isolée qu'on y captait très mal Internet. On ne pouvait pas compter sur un service de musique en ligne : il fallait recourir aux bonnes vieilles méthodes.

« Meg, je suis rentrée », annonçai-je, un peu plus fort.

Elle était forcément à la maison : outre la voiture et la musique, les lumières du salon étaient toutes allumées. Il flottait dans l'air un parfum d'épices d'automne – cannelle, gingembre, clous de girofle. Ma mère avait dû préparer une tarte à la citrouille pour le dessert, un classique d'octobre. Il y avait même une bouilloire électrique encore chaude dans la cuisine.

« Maman ! » criai-je à pleine voix, dérogeant à ma propre règle.

Toujours rien. Rien que la mélodie qui continuait de couler depuis les enceintes du salon. Je prêtais l'oreille plus attentivement et reconnus *Le Lac des cygnes* de Tchaïkovski. C'était une valse romantique. Le morceau toucha à sa fin, puis recommença du début. Pourquoi ma mère avait-elle programmé la chaîne hifi



pour le jouer en boucle ? Et pourquoi ne répondait-elle pas à mes appels ? Un autre rythme vint se superposer aux accords langoureux des violons : le tamtam de mon cœur qui battait de plus en plus vite dans mes tempes.

Je pris conscience que le bus scolaire était loin, à présent. À travers les fenêtres, la nuit noire et silencieuse semblait m'observer. Il n'y avait pas d'autre habitation à des kilomètres à la ronde. Si ma mère, pour une raison inexplicable, n'était pas là, alors cela signifiait que j'étais absolument seule. Une fille d'à peine quatorze ans, dans une petite maison perdue au milieu de la forêt.

Soudain, un bruit sourd résonna contre le carreau de la cuisine :

*Bom !*

Je poussai un cri de surprise – de terreur. Il y avait quelqu'un, là dehors, qui voulait entrer. Une peur irrationnelle, venue du passé, s'empara de moi : *le Seigneur des Ronces !* Je n'y avais pas pensé depuis des années, et voilà qu'il me prenait au dépourvu. C'était le monstre que ma mère avait inventé quand j'étais petite, pour me dissuader de me promener seule dans les bois... et pour me rappeler de toujours bien fermer à double tour derrière moi. Ce que j'avais négligé de faire tout à l'heure en rentrant.

*Bom !*

Le souffle court, je pivotai sur mes talons et me ruai vers la porte d'entrée. Elle n'était pas équipée d'un taquet comme dans les maisons modernes et il fallait utiliser la clé pour la verrouiller depuis l'intérieur !

Je fouillai fébrilement au fond de mon sac à dos. J'avais l'impression que le maudit trousseau se dérobaît à mes quatre doigts – oui, quatre, car j'étais née avec l'auriculaire de la main droite en moins. En temps normal cette anomalie ne me gênait guère, j'avais appris à tenir mon stylo comme les autres élèves ; mais par cette nuit lugubre, dans ce moment de panique, j'avais l'impression d'être sévèrement amputée.

*Bom !*

Je finis par mettre la main sur le trousseau, enfonçai la clé dans la serrure, tournai le verrou si brutalement que je me cassai un ongle. J'étais trop bouleversée pour ressentir la douleur. Mon ventre était si serré que j'avais du mal à respirer. Derrière moi, la valse de Tchaïkovski tournait toujours, en mode *repeat*.

« Le Seigneur des Ronces n'existe pas, murmurai-je à voix basse. J'ai passé l'âge de croire à ces histoires. Il n'y a personne dehors. »

Comme en réponse à mes bredouillements, un quatrième coup résonna, cette fois au carreau du salon.

*Bom !*

C'était un petit écureuil gris qui tapait du museau contre la vitre. Celui que ma mère et moi avions l'habitude de nourrir à la mauvaise saison avec des graines de tournesol et un peu de beurre. Je m'étais fait une telle frayeur pour rien du tout ! Mon ventre se desserra. Je laissai échapper un long soupir.

Cependant, ce répit ne dura guère. Car il n'y avait toujours aucun signe de vie dans la maison. Je décrochai le téléphone posé sur la table du salon et je composai le numéro de Patricia. C'était la collègue de ma mère, dans la petite épicerie du village de Grayfall où elle travaillait, à une demi-heure de chez nous.

« Allô ? fit une voix un peu cassée dans le combiné  
– Patricia fumait beaucoup.

– Bonsoir Patricia. Ici Lucy Lachance. La fille de Meg.

– Je sais bien qui tu es, ma petite Lucy ! Que me vaut l'honneur de ton appel ? »

Patricia me parlait encore comme quand j'étais petite, elle ne semblait pas avoir réalisé que j'étais devenue une adolescente.

« Est-ce que ma mère est toujours à l'épicerie avec vous ? lui demandai-je.

– Je te rappelle que l'épicerie ferme à seize heures, Lucy. Meg a quitté son service pour rentrer chez elle voilà plus de deux heures. D'ailleurs, il faudrait que tu passes à la boutique un de ces quatre. On a reçu des cookies aux noix de macadamia, à tomber ! Si je me souviens bien, ce sont ceux que tu préfères, pas vrai ? »

Mon ventre, qui s'était légèrement desserré, se noua à nouveau.

« Meg a disparu », parvins-je à articuler dans un filet de voix.

Le fait d'énoncer cette horreur, de la mettre en mots, m'arracha un sanglot. Quand je pensais à toutes ces fois

où j'avais eu honte de ma mère trop présente ! Oh, plus jamais je ne me plaindrais de la voir m'attendre sur le seuil de la maison !

« Que veux-tu dire par *disparu* ? » grésilla la voix de Patricia au fond du combiné.

Plus de rigolade ni de cookies : elle avait compris que la situation était sérieuse.

« Tout était allumé quand je suis rentrée, expliquai-je. Mais ma mère n'est pas là.

– Tu as regardé dans toute la maison ?

– Juste le rez-de-chaussée, balbutiai-je. Mais je... je l'ai appelée plusieurs fois. »

Tout en prononçant ces mots, je me trouvais stupide. Et si ma mère était bien dans la maison, mais qu'elle avait eu un malaise et qu'elle était incapable de me répondre ? Et si elle avait besoin de soins urgents ? Et si sa vie ne tenait qu'à quelques secondes, que j'étais en train de gaspiller en pleurnichant au téléphone ?

« Je vais voir là-haut, Patricia, haletai-je. Restez en ligne.

– Non ! Toi, reste où tu es, j'appelle le 911 et je... »

Je n'entendis pas la fin de sa phrase : j'avais reposé le combiné à côté du téléphone, pour me précipiter vers l'escalier.



## UNE ODEUR DE SOUFRE

Je tournai l'interrupteur et montai les marches quatre à quatre.

« Maman ! m'écriai-je. Si tu es là-haut, ne t'inquiète pas : j'arrive ! »

J'ouvris la porte de sa chambre : elle était déserte. La mienne aussi, ainsi que la salle de bains que nous partagions. Je m'apprêtais à redescendre pour reprendre la conversation avec Patricia, quand des craquements retentirent au-dessus de ma tête. *Le grenier*. Je n'avais pas songé à vérifier cette dernière pièce, qui servait de débarras et dans laquelle je n'allais jamais. Quant à ces bruits de parquet, c'était certainement un rat ou une fouine, n'est-ce pas ? Après m'être mise dans tous mes états à cause d'un simple écureuil, je n'allais pas flancher pour si peu.

Je me dirigeai vers la porte du grenier, tout au bout du couloir. Elle s'ouvrit en grinçant. Derrière, une volée de marches s'élevait dans l'obscurité. Les combles n'étaient pas électrifiés. Je cherchai à tâtons la vieille

lampe de poche rouillée que ma mère gardait suspendue à un clou et finis par la trouver. Un faisceau de lumière tremblotant jaillit de l'ampoule : visiblement, l'unique pile de la loupote était en bout de course. Bah, ça suffirait à jeter un rapide coup d'œil au grenier, où il n'y avait certainement rien à voir – d'ailleurs, les craquements avaient cessé.

Je gravis les marches une à une, au son de la valse de Tchaïkovski qui continuait de monter du rez-de-chaussée, en sourdine.

« Meg ? » appelai-je, sans attendre de réponse.

Je balayai le grenier avec la lumière anémique de la lampe. Ici, une table à repasser cassée... Là, un filet de badminton qu'on ne ressortirait pas avant l'été... Plus loin, des tas de couvertures soigneusement pliées dans des housses en plastique transparentes...

Soudain, au moment où le faisceau se posa sur une vieille bicyclette, l'empilement de bagages qui se trouvait derrière s'écroula comme un château de cartes. Le vacarme fit trembler le sol sous mes pieds et mes jambes se mirent à flancher. Même après que la dernière valise se fut écrasée au sol, le plancher continua à craquer. Je retenais mon souffle, le diaphragme serré comme un poing. Il était impossible que des pattes de rats fassent gémir les lattes de manière aussi sonore : elles ployaient sous le poids d'un être humain, lourd d'au moins cent kilos à en juger par le vacarme. Cet intrus devait sans doute être caché derrière la pile de

valises quand j'étais entrée au dernier étage. *Et à présent, il s'était retranché dans les ombres du grenier.*

En un éclair, je compris pourquoi Patricia m'avait implorée de rester en bas. Elle avait imaginé le pire. Un cambriolage. Et moi, l'écervelée, je venais de me jeter dans la gueule du loup.

La lampe de poche se mit à trembler dans ma main.

Le faisceau, à tressauter devant moi.

Des paroles inarticulées montèrent à mes lèvres :

« Je... je vous... je vous préviens... »

Tétanisée, j'étais incapable de fuir. Je ne parvenais qu'à balayer fébrilement le grenier avec la lampe, pour tenter de voir celui qui s'y dissimulait. Mais le faisceau était trop faible. Il s'amenuisait à chaque seconde. La pile était en train de rendre l'âme. Dans quelques instants, je serais dans le noir complet.

Le plancher se remit soudain à craquer lourdement. L'intrus marchait vers moi. Les lattes tremblaient sous son énorme poids. Pire encore : je perçus des bruits sourds contre les poutres à plus de trois mètres au-dessus de moi, comme si sa tête se cognait au plafond. Au même instant, le filet de lumière au bout de mon poing s'éteignit tout à fait. Ce fut le déclic qui m'arracha à la stupeur. Je poussai un cri perçant, laissai tomber la lampe inutile et me ruai vers l'escalier.

Mais le débarras était encombré de sacs et de meubles, un vrai parcours du combattant où il m'était impossible de me repérer sans y voir clair. Je me pris les pieds

dans un obstacle invisible et trébuchai. Mon menton heurta le sol de plein fouet, envoyant une onde de douleur dans ma mâchoire. Mon crâne se mit à sonner comme une cloche. Derrière moi, le parquet craquait de plus en plus fort, les poutres résonnaient comme les lames de bois d'un gigantesque xylophone... l'intrus s'approchait, renversant tout sur son passage.

Le souffle court, je tentai de me relever.

Des échardes s'enfoncèrent dans les paumes de mes mains.

Mes poumons, eux aussi, semblaient criblés de mille échardes.

Chaque bouffée d'air me semblait plus difficile à inspirer que la précédente. Parce que la panique me comprimait la poitrine. Et parce qu'une senteur piquante me saturait les narines. C'était lui, l'intrus, qui l'émettait, j'en étais certaine : une odeur de soufre suffocante.

On dit que la mémoire des odeurs est la plus primale, directement reliée aux zones profondes du cerveau. Un souvenir me submergea avec une violence inouïe : cette carcasse de chevreuil à demi dévorée par un renard, que ma mère et moi avions découverte lors d'une promenade en forêt quand j'avais six ans. Les détails de la charogne me revinrent avec une horrible précision. Les os des côtes mis à nus... Les yeux vitreux tournés vers le ciel... Et les flancs gonflés de gaz de putréfaction.



C'était la même odeur qui me donnait la nausée à présent, à quatre pattes dans le grenier aveugle, comme si... comme si *ma propre mort* venait à moi.

« Non..., hoquetai-je. Je ne veux pas mourir. »

Au prix d'un effort surhumain, je parvins enfin à me relever. Je repris ma course folle en direction de l'escalier, retenant ma respiration pour ne pas défaillir. Ma panique était telle que je sentais à peine les coins des tables et des commodes percuter mes tibias, s'enfoncer dans mes hanches.

Je dévalai les marches en me raccrochant au mur, manquant de tomber à chaque pas. À peine parvenue au premier étage, je claquai la porte derrière moi, me précipitai dans ma chambre, empoignai ma chaise et calai le dossier contre la poignée du grenier pour la condamner.

Puis je descendis en trombe au rez-de-chaussée. Alors seulement, dans la lumière rassurante des abat-jours, je pris conscience de la douleur. Mon corps était couvert d'hématomes. Un filet de sang dégouttait de mon menton fendu, là où j'étais tombée.

La valse de Tchaïkovski tournait toujours dans la chaîne hifi, mais un sifflement strident était venu s'ajouter à l'orchestre : la sirène d'une voiture de police, qui remontait à toute allure la route menant à la maison.



Les policiers, que Patricia avait alertés, ne trouvèrent rien. Aucune marque d'effraction. Pas la moindre trace de vol. Et surtout, personne dans le grenier. Ce dernier était désert. Le cambrioleur, que pourtant j'étais certaine d'avoir entendu, s'était volatilisé aussi mystérieusement que ma mère.

« Je vous jure qu'il y avait quelqu'un, dis-je au commissaire.

– Quelqu'un comment, jeune fille ? Donne-moi son signalement. »

J'étais incapable de répondre à cette question. Comment lui expliquer que j'avais eu l'intuition d'être en présence d'un être colossal, bien plus grand que n'importe quel humain ?

« Je ne l'ai pas vu, mais je l'ai entendu... et je l'ai senti, articulai-je, au bord des larmes.

– Dans le noir, on peut imaginer beaucoup de choses. Surtout à ton âge, à l'approche d'Halloween. »

Le grenier, éclairé par les projecteurs de la police, me semblait plus petit. Comme si la lumière l'avait fait rapetisser. Comme si tout ce que j'avais cru y vivre n'avait été qu'un cauchemar.

« Sentez ! m'écriai-je. L'odeur est encore là. Plus faible, mais pas tout à fait disparue. »

Le commissaire renifla avec lassitude. De lourdes poches lestaient ses yeux. C'était sans doute pour lui la fin d'une longue journée de travail.

« Mouais... il y a peut-être une vague odeur d'œuf pourri. Sans doute un rat crevé quelque part. » Il soupira et ajouta : « J'ai déjà assez à faire avec les humains, alors je ne vais pas me mettre à enquêter chez les rongeurs. Ha, ha, ha ! »

L'enquête fut rapidement menée. Elle conclut au départ volontaire de Margaret Lachance. On me dit qu'elle était partie de son plein gré. Que je ne pouvais pas continuer de vivre toute seule dans les Catskills. Qu'il me fallait quitter la seule région que je connaissais depuis toute petite pour aller habiter à New York chez une tante que je n'avais jamais rencontrée.

Au fond de moi, j'étais persuadée que ma mère ne m'avait pas abandonnée. Mais je n'avais aucune preuve. L'odeur de soufre elle-même finit par s'évaporer. Et mes impressions de cette nuit-là, elles aussi, s'émoussèrent, jusqu'à ce que je me persuade que tout ceci n'avait été que le fruit de mon imagination.

Je ne savais pas que les ombres sont hantées par des créatures démoniaques, qui se glissent d'un autre monde pour venir arracher des morceaux du nôtre. Comme l'immense majorité des gens, j'ignorais l'existence des croquemitaines. Je n'avais pas encore fait la connaissance de Rita Perdido et de sa mystérieuse agence. Ces événements extraordinaires arrivèrent bien plus tard, un an après que j'eus tout perdu : ma mère, ma maison, et tout ce qui me rattachait à mon enfance.





## LA CHASSE AUX OBJETS PERDUS

Pour raconter la manière dont l'agence Perdido entra dans ma vie, il me faut commencer par ce soir de la mi-octobre, un an presque jour pour jour après la disparition de ma mère. J'étais assise dans le train qui me ramenait d'Ernest Hemingway High School. Comme d'habitude, j'avais pris place dans la voiture de queue. J'attendis que tous les voyageurs descendent au terminus, la gare de Grand Central en plein cœur de Manhattan. Puis je me mis à parcourir les voitures désertées en direction de la tête du train, tous mes sens en éveil pour repérer les objets oubliés par les voyageurs. C'était la même routine chaque soir, depuis que j'étais arrivée à New York. Et pourtant, je me sentais toujours aussi mal de dépouiller ainsi les wagons. Je savais que ma mère aurait désapprouvé ce comportement. Seulement voilà : elle n'était plus là et je vivais désormais chez sa sœur aînée. Tante Doris m'assurait que ma chasse n'était pas du vol, puisque les propriétaires de ces objets les avaient abandonnés. De toute

façon, elle ne me laissait guère le choix : elle exigeait que je lui paie un loyer. C'était ça ou la rue. Je venais d'avoir quatorze ans quand j'étais arrivée chez elle ; une année plus tard, à tout juste quinze ans, je n'avais toujours pas l'âge de travailler pour gagner un salaire. Alors je pillais le train chaque soir et livrais mon butin à tante Doris, afin d'avoir un toit sous lequel dormir à la nuit tombée.

Les bons jours, je rapportais des foulards de soie, des liseuses électroniques, parfois même un bijou. Mais pas en cette fin d'après-midi du 17 octobre. J'étais déjà à mi-parcours, et je n'avais repéré que des journaux froissés et des paquets de biscuits vides. Rien qui vaille la peine d'être emporté. Par mesure de précaution, je fourrai dans mon sac à dos un sandwich à demi dévoré et une barre chocolatée encore intacte dans son emballage, laissés sur une tablette. Je savais que si mon retour de chasse ne satisfaisait pas ma tante, elle me priverait de dîner. Au moins, avec ce piquenique improvisé, j'aurais quelque chose à me mettre sous la dent...

Soudain, mes yeux se posèrent sur le graal de tout fouisseur de wagon : un portefeuille gisait sur le sol à côté d'un repose-pied ! Il avait dû tomber de la poche du voyageur qui s'était assis là. Je l'ouvris fébrilement et comptai cent dollars à l'intérieur. Je m'efforçai de ne pas regarder la carte d'identité à côté des billets, pour ne pas penser au pauvre homme qui se rendrait compte de sa perte en rentrant chez lui... Dans ce

genre de cas, j'étais toujours traversée par l'envie de ne prendre que l'argent et de déposer le reste au bureau des Objets Trouvés de la gare. Mais tante Doris me l'avait rigoureusement interdit. Elle prétextait que je risquais de paraître louche, à rapporter un portefeuille sans l'intégralité de son contenu. La mort dans l'âme, je jetai donc ma trouvaille dans mon sac à dos et me remis en route. À présent que j'avais gagné mon gîte et mon couvert, j'étais moins assidue dans mes recherches. J'avais surtout envie d'en finir.

Mais alors que je pénétrais dans l'avant-dernière voiture, un éclat métallique attrapa mon regard. Là, coincée dans l'interstice entre deux banquettes, il y avait une chaînette cuivrée. Peut-être un collier ou une gourmette ? Je me faufilai entre les fauteuils et attrapai l'extrémité de la chaînette pour la dérouler. Elle était attachée à une sorte de cône, cuivré lui aussi, haut de quatre centimètres. Drôle de pendentif... J'avais beau chercher, je ne trouvais pas le fermoir. Peut-être le collier était-il cassé ? Tante Doris en voudrait-elle tout de même ?

Je pris le cône dans ma main pour le soupeser et tenter d'en estimer la valeur. À peine eut-il touché ma paume que je ressentis un picotement bizarre, comme une petite décharge d'électricité statique...

« Je peux vous aider, mademoiselle ? »

Je sursautai et refermai brusquement mes quatre doigts sur le pendentif pour le dissimuler. Puis je me

retournai, le cœur battant à cent à l'heure. Un contrôleur en costume et casquette se tenait là. D'habitude, je faisais bien attention de descendre du train quand je voyais du personnel de bord – quitte à remonter une voiture plus loin. Mais ce soir-là, j'étais tellement absorbée par le pendentif que je n'avais pas entendu cet homme arriver dans mon dos.

« Le train est à quai depuis dix minutes déjà, il faut descendre, me dit-il. À moins que vous ayez perdu quelque chose ?

– Je... euh... non, je m'étais juste endormie en rentrant du lycée », bafouillai-je.

Dans mon poing serré, le pendentif continuait de me picoter, mais pour rien au monde je n'aurais rouvert la main. Le regard suspicieux de l'agent me remplissait d'effroi. *Peut-être m'a-t-il vue prendre ce bijou*, disait une petite voix dans ma tête. *Peut-être va-t-il me demander d'ouvrir mon sac, et y découvrir un portefeuille qui ne m'appartient pas*. Tirillée entre la culpabilité et la panique, je sentis une sueur glacée couler dans mon dos.

« Tu t'es endormie, vraiment ? répéta l'agent en fronçant les sourcils. Il va falloir que je sévisse. »

Plus de « mademoiselle » ni de « puis-je vous aider ». Le sourire aimable sur le visage du contrôleur avait fait place à une expression dure. Il sortit un stylo et un carnet de la poche de son gilet. Des pensées catastrophiques se succédaient dans ma tête, comme une rangée de dominos s'effondrant les uns sur les autres.



*Il n'est pas dupe de mon histoire. Il a été témoin de mes vols. Il va prendre mes coordonnées et m'emmener au poste de police. Là-bas, ils découvriront non seulement le portefeuille, mais ils feront aussi le lien avec tous ces objets disparus et jamais retrouvés depuis un an. Ce n'est pas chez tante Doris que je vais dormir ce soir, ni même à la rue, mais en prison !*

Mon regard fusa jusqu'à la porte de la voiture, ouverte dans le dos de l'agent. Le cœur battant à tout rompre, les muscles de mes cuisses fléchis dans mon jean troué, je m'apprêtais à bondir pour échapper à mon sort quand le contrôleur éclata de rire :

« Quelle tête tu fais ! Je t'ai bien eue. Il n'est pas interdit de dormir dans les trains, ça ne mérite pas une amende. Encore faut-il se réveiller à temps. »

Sous mes yeux incrédules, il rangea son stylo et son carnet dans sa poche.

« Imagine que le train soit reparti dans la direction opposée avec toi à bord, me sermonna-t-il. Tu te serais réveillée à perpète, à Yonkers ou plus loin encore. Et tu aurais fait une belle frayeur à ta famille avant Halloween !

– Oui, monsieur le contrôleur... », balbutiai-je.

Je n'allais pas lui dire que je n'avais plus de parents. Ni que la fête d'Halloween me faisait horreur depuis la disparition de ma mère l'année dernière à cette époque.

« La prochaine fois que tu piqueras un somme après les cours, programme la sonnerie de ton téléphone portable pour te réveiller au terminus.

– C'est promis. »

Là aussi, inutile de lui préciser que je ne possédais pas de téléphone, tante Doris trouvant le prix de l'abonnement bien trop élevé.

« Bien, file maintenant. »

J'attrapai la bretelle de mon sac à dos et déboulai sur le quai sans demander mon reste. Après le silence oppressant de la rame, le brouhaha de la gare m'explosa aux oreilles. Des hordes de voyageurs se pressaient pour attraper leur train, stationné en face de celui par lequel j'étais arrivé. Je remontai tant bien que mal ce courant humain grouillant, afin de mettre le plus de distance possible entre le contrôleur et moi. Il me fallait jouer des coudes pour me faufiler entre ces hommes et ces femmes aux regards vagues, harassés par leur journée de travail et impatients de rentrer dans leurs banlieues lointaines. Ce troupeau en pleine transhumance semait tout un tas de petites choses derrière lui : pièces de monnaie, journaux, jetons, écouteurs, boucles d'oreilles. En d'autres circonstances, j'aurais attendu que le quai se vide pour le ratisser. Mais pas ce soir. Je n'avais qu'une hâte : rentrer chez tante Doris et ouvrir enfin mon poing serré, pour libérer le pendentif bizarre qui continuait de me picoter la paume...



## TANTE DORIS

« Deux objets et c'est tout ? » gronda tante Doris.

Elle me fixait d'un regard réprobateur. J'avais du mal à croire que cette femme était bien la sœur aînée de ma mère ; certes, elles partageaient la même beauté éthérée, mais pour le reste elles se ressemblaient si peu... Alors que Meg était tendre et souriante, Doris était dure et sévère. L'une avait le regard rêveur, l'autre des yeux de fauve étirés à l'eye-liner. La voix de ma mère avait toujours été douce et un peu lointaine, celle de ma tante profonde et autoritaire. Il y avait chez elle une froideur, un manque, un vide.

« Je n'ai rien trouvé d'autre aujourd'hui, tante Doris », lui expliquai-je.

J'allais lui demander de regarder dans le portefeuille, qui était bien garni, mais elle ne m'en laissa pas le temps :

« C'est parce que tu n'as pas assez bien regardé, Lucy. Je sais que tu as un sens de l'observation poussé, quand tu veux, c'est pourquoi je t'ai confié cette mission. Même avec un doigt en moins, tu n'as pas ton

pareil pour chaparder. Mais ces derniers temps, tu te reposes sur tes lauriers. Grand Central est la plus vaste gare du pays. Des centaines de milliers de voyageurs y passent tous les jours. Je ne peux pas croire qu'ils n'aient perdu que ça aujourd'hui.

– Ces centaines de milliers de voyageurs ne sont pas tous sur la même ligne de train que moi... », protestai-je.

Elle me foudroya du regard. Perché à côté d'elle sur le dossier du canapé, son chat Nero me dévisageait plus féroce encore, comme si j'étais une souris. Il n'avait sans doute jamais dû s'en mettre une sous la dent, lui qui avait droit à des repas gastronomiques concoctés spécialement par son vétérinaire. Nero était un chat de race, un siamois à pedigree, pour qui aucune dépense n'était trop somptuaire aux yeux de tante Doris.

« Tu ne devrais pas répondre ainsi à ta tante – que dis-je, à ta bienfaitrice », me sermonna-t-elle.

Je sentis une boule se former dans ma gorge. Je baisai les yeux pour ne plus voir tante Doris et son affreux matou. Pour oublier un instant l'enfer que ma vie était devenue depuis la disparition de ma mère. Oh, comme j'aurais aimé pouvoir rigoler avec Meg, lui raconter ma frayeur à bord du train, l'entendre me dire des paroles rassurantes ! Mais je n'eus droit qu'aux reproches acides de ma soi-disant « bienfaitrice » :

« Je me saigne aux quatre veines pour te loger, te nourrir et te blanchir, et c'est ainsi que tu me remercies ?

J'ai les charges de copropriété à payer, les factures d'eau et d'électricité, sans parler du chauffage et des étrennes du portier : toutes ces commodités dont tu bénéficies et que je te cède à prix d'ami. »

Derrière elle, les hautes armoires en bois sombre du salon se mirent à vibrer doucement, comme elles le faisaient à chaque fois qu'un train partait depuis la gare enfouie sous l'immeuble. Les étagères vitrées étaient surchargées de figurines en porcelaine que tante Doris collectionnait. Bergers et bergères, princes et princesses, danseurs et ballerines : ces petits personnages aux amours pastel valaient leur pesant d'or. Tante Doris les gardait précieusement sous clé, car elle prétendait qu'on lui en avait volé plusieurs dans le passé. Elle s'était saignée pour eux, oui, mais certainement pas pour moi. Il aurait suffi qu'elle revende un seul de ces bibelots pour payer un an de chauffage, au lieu de m'obliger à voler.

« Tu pourrais mettre un peu plus d'application dans tes fouilles, et je suis sûre que tu rapporterais dix fois plus de choses à la maison », m'accusa-t-elle.

*Cet appartement n'est pas ma maison, avais-je envie de lui répliquer. Ce n'est qu'une prison, dont ma mère viendra un jour me sauver.*

« Tu es aussi inconséquente que ma sœur, lâcha tante Doris, comme si un pouvoir diabolique lui permettait de lire mes pensées pour mieux me torturer. Une vraie tête brûlée, celle-là. Une rêveuse sur qui on ne peut

absolument pas compter. Une farouche égoïste qui n'en a rien à faire des autres.

– Meg n'est pas égoïste », trouvai-je la force de répliquer.

La boule dans ma gorge était de plus en plus douloureuse. Mes yeux commençaient à me piquer, ma respiration à s'accélérer. Je sentais des sanglots remonter de ma poitrine, mais je m'efforçais de les avaler pour ne pas donner cette satisfaction à ma tante.

« Si Margaret n'est pas égoïste, alors pourquoi t'a-t-elle abandonnée sans un radis pour t'élever ? asséna-t-elle. Elle n'a même pas daigné laisser une lettre, encore moins de l'argent !

– Elle n'a peut-être pas eu le choix... »

Tante Doris émis un rire désabusé, auquel Nero répondit par un long miaulement.

« Ne te berce pas d'illusions, ma pauvre enfant », murmura-t-elle. L'espace d'un instant, ses yeux tremblèrent et j'eus l'impression qu'elle avait vraiment de la peine pour moi. « Ta mère a toujours eu le choix – et elle a toujours fait les pires choix possibles. À commencer par celui d'épouser ton père, ce... cet homme.

– Aurélien, dis-je du bout des lèvres. Aurélien Lachance. »

Tante Doris refusait systématiquement de dire le nom de mon père. Était-ce parce qu'elle avait une mémoire de poisson rouge, ou une langue de vipère ? Je penchais pour la seconde option.

« Peu importe comment il s'appelait, trancha-t-elle. Lachance... Je peux te dire que Margaret n'a pas eu de chance de tomber sur lui. »

Après les questions d'argent, mes parents constituaient le sujet de récrimination favori de tante Doris. Elle déversait son fiel sur eux d'autant mieux qu'ils n'étaient pas là pour lui répondre. D'après elle, ma mère avait été dans sa jeunesse une jeune fille frivole. Contre l'avis de mes défunts grands-parents, elle avait tenté de faire carrière dans les théâtres de Broadway. C'était là qu'elle avait rencontré Aurélien, un Français qui aspirait lui aussi à devenir comédien. Ne trouvant pas le succès dans la grande ville, ils s'étaient finalement installés dans les Catskills, où mon père était devenu charpentier. Ils n'étaient revenus à New York que pour gagner l'hôpital où j'étais née, puis ils étaient remontés dans leurs montagnes. Mon père était mort peu après, dans une avalanche, alors qu'il s'était lancé en solitaire dans l'ascension du plus haut pic de la région. Ma mère avait définitivement abandonné ses rêves de gloire pour devenir épicière. La perte brutale de son mari l'avait considérablement ébranlée ; elle était devenue un peu sauvage et, comme le disait tante Doris, farouche. Mais elle avait tissé un cocon d'amour autour de nous deux. Quand j'étais petite fille et que je me réveillais la nuit, apeurée par les craquements des grands arbres tout autour de notre maison isolée, elle venait veiller à mon chevet et me chantait des berceuses jusqu'à ce que

je me rendorme. « *Je suis là, ma chérie*, me disait-elle doucement. *Tant que nous sommes ensemble, le Seigneur des Ronces ne peut rien contre nous.* »

« Le choix de t'abandonner n'est que le dernier d'une longue liste de décisions désastreuses – et, je le répète, égoïstes », martela tante Doris, m'arrachant à mes souvenirs. « Je peux te dire de ce qui s'est passé : Margaret a voulu reprendre sa carrière de comédienne de music-hall, et elle s'est dit qu'elle serait plus à l'aise sans une adolescente capricieuse accrochée à ses basques. À l'heure qu'il est, elle a dû s'enticher d'un nouveau bateleur. Elle te remplacera toi aussi, sois-en certaine. Elle finit par tous nous remplacer. »

Les larmes que j'avais longtemps retenues commencèrent à couler sur mes joues. Tante Doris avait gagné. Elle avait réussi à me faire pleurer.

« Lucy, ma petite, regarde comme ta mère te fait souffrir, renchérit-elle. Dis-toi que, dans ton malheur, tu ne t'en tires pas si mal. En restant avec Margaret, tu aurais fini par tourner comme elle ; alors qu'ici, tu deviendras en grandissant une femme sur qui on peut compter. » Elle posa sa main sur la mienne et me demanda d'une voix douceuse : « À propos, te souviens-tu bien des consignes que je t'ai données si un jour tu te fais prendre sur le fait ?

– Je dois prétendre que j'ai décidé de fouiller les wagons de mon propre chef, articulai-je en ravalant mes sanglots. Parce qu'on pardonne plus facilement à une mineure. »



Tante Doris hochâ la t#te d'un air satisfait :

« C'est cela. Bien qu'il ne s'agisse pas de vol, je te le r#p#te, il convient de ne pas entacher ma r#putation. Imagine qu'on me retire ta garde ? Tu finirais à l'Assistance publique. »

Apr#s avoir r#affirm# les r#gles du chantage qu'elle m'imposait depuis un an, tante Doris s'int#ressa au butin qu'elle avait jug# trop maigre, pos# devant elle sur la table basse du salon. Les billets à l'int#rieur du portefeuille firent briller ses prunelles. Elle mit de c#t# la carte d'identit# et les papiers, conservant le portefeuille en cuir vide – elle pourrait le revendre au pr#teur sur gages en bas de la rue. Puis elle se mit à examiner le pendentif cuivr#.

« Hum... on dirait du laiton, #a ne vaut pas trippette », maugr#-t-elle en approchant l'objet de ses yeux.

Elle ne semblait exp#rimer aucune sensation sp#ciale en manipulant le collier. Ma main, en revanche, se souvenait du picotement que j'avais ressenti à son contact un peu plus t#t. Ma curiosit# #tait elle aussi piqu#e au vif.

« Si tu ne veux pas de ce pendentif, tante Doris, est-ce que je peux l'avoir ? lui demandai-je humblement.

– Ce n'est pas un pendentif, me r#pondit-elle avec hauteur. C'est un pendule.

– Un... pendu ? » r#p#tai-je, pas s#re d'avoir bien compris.

Tante Doris sourit :

« *Pen-du-le*, #pela-t-elle. On ne vous apprend donc rien, dans ce lyc#e hors de prix ? »

Je me gardais de lui rappeler qu'Hemingway High ne lui coûtait pas un centime. Cet établissement public se situait à une heure de transport de la maison, dans le Bronx. Elle l'avait choisi parce qu'on y acceptait une élève débarquant de nulle part en cours d'année scolaire, mais aussi parce que les repas et une partie des fournitures y étaient subventionnés par l'État. Même ma carte de transport pour m'y rendre était sponsorisée par la mairie de New York.

« Les diseurs de bonne aventure se servent de ce genre de gadget pour, soi-disant, retrouver des choses perdues, m'expliqua-t-elle. On appelle ça la radiesthésie.

– Et comment ça marche ? »

Elle haussa les épaules :

« Je crois que la voyante tient ce machin au-dessus de cartes géographiques, d'objets, de photos – qu'en sais-je ? Et le pendule est censé pencher d'un côté ou de l'autre. C'est bien sûr n'importe quoi, à l'image des boules de cristal et du marc de café. Toutes ces foutaises ne sont que des numéros de saltimbanques. »

À ces mots, elle s'arracha du canapé et gagna la cuisine, son chat sur les talons. Carte d'identité, papiers, pendule : elle balança le tout dans la poubelle comme de vulgaires peaux de banane. Puis elle ouvrit un placard rempli de boîtes de conserve : à droite, du saumon sauvage de première qualité, réservé à Nero ; à gauche, des rations de corned-beef, que ma tante achetait au prix de gros pour me nourrir à moindres frais.



## LE PENDULE

Tante Doris avait reçu son appartement de ses parents après qu'ils eurent déshérité sa sœur partie vivre une vie de bohème. Situé au dernier étage d'un immeuble cossu, il comptait deux chambres et deux salles de bains – un luxe pour New York, où les gens vivent habituellement dans des boîtes à chaussures.

Seulement voilà : la propriétaire des lieux occupait l'une des chambres, et la seconde était dévolue à l'empereur Nero avec tout son attirail. Arbre à chat, coussins de soie et malles de jouets y trônaient en majesté, sans compter toutes les médailles gagnées par le champion dans les concours félins au fil des années. À aucun moment il n'était venu à l'esprit de ma tante de m'offrir de partager la chambre avec son animal de compagnie. Elle m'avait installée dans la plus petite des deux salles de bains, casant un matelas dans la baignoire. C'était là que je dormais depuis un an. Je faisais mes devoirs sur un coin de lavabo, mes manuels scolaires rangés sur le rack à serviettes.

Ce soir-là, j'avais emprunté dans la bibliothèque du salon un volume de l'antique encyclopédie qui faisait partie de l'héritage de mes grands-parents. N'ayant ni ordinateur ni accès à Internet, il me fallait me référer à cette vieilleries du siècle dernier afin de me documenter pour mes dissertations du lycée. Mais il n'était pas question de cours ce soir-là : j'avais ouvert l'encyclopédie sur l'article *Radiesthésie*. Pour ce que j'en avais retenu, il s'agissait d'une pratique spirituelle consistant à percevoir les radiations invisibles émises par les objets et les êtres. Le pendule, quant à lui, constituait l'outil favori des radiesthésistes : les oscillations de l'instrument étaient censées tendre vers les choses cachées, et apporter des réponses aux interrogations.

« Bon, le moment est venu de passer à la pratique... », murmurai-je.

Je sortis le pendule de la poche de mon pyjama – je l'avais récupéré dans la poubelle de la cuisine, tandis que tante Doris était absorbée par son feuillet du soir, Nero sur les genoux. Une fois encore, je ressentis un picotement au bout des doigts en touchant le cône de laiton. Ce n'était pas la vibration des trains de Grand Central, qui passaient avec une régularité de métronome. Non, le pendule vibrat *vraiment* dans ma paume. Et si c'était le signe que... ça fonctionnait ?

Je saisis le deuxième ouvrage que j'avais pris dans la bibliothèque du salon – un atlas – et l'ouvris sur la carte de la côte Est des États-Unis. Tout en tenant

l'extrémité de la chaîne entre mon pouce et mon index, je laissai pendre le cône au-dessus de la double-page de l'atlas.

« Meg, où es-tu ? » demandai-je doucement.

Je commençai par positionner la pointe du pendule au-dessus de la région des Catskills, où j'avais vécu les quatorze premières années de ma vie avec ma mère. Au souvenir des histoires qu'elle inventait et me racontait avant de me coucher, des confitures de mûres que nous faisons ensemble, mes yeux s'humectèrent à nouveau. Les montagnes des Catskills se brouillèrent entre mes larmes. Elles ne se situaient qu'à trois heures de route de Manhattan, et pourtant j'avais l'impression qu'elles étaient à des milliers de lieues de moi, dans une autre vie.

« Meg, envoie-moi un signe... », l'implorai-je. Je ne tardai pas à ajouter : « Manifeste-toi, s'il te plaît, *Maman*. »

L'anniversaire de sa disparition approchait. Dans trois jours, cela ferait un an. Douze longs mois au cours desquels je n'avais reçu aucune nouvelle. Pas même une lettre, comme me l'avait cruellement rappelé tante Doris. Ma mère s'était volatilisée sans laisser de trace. Comptait-elle relancer sa carrière de comédienne ? Je ne pouvais pas y croire, et pourtant je ne trouvais pas d'autre explication.

Je me mis à fredonner involontairement la mélodie de la valse de Tchaïkovski, gravée dans ma mémoire pour toujours...

... et comme par magie, le cône commença à osciller. Je séchai fébrilement mes larmes du revers de ma main libre. Mû par une force invisible, le pendule décrivait des cercles de plus en plus larges au-dessus de la carte.

*Ça marche!* songeai-je, gagnée par l'excitation. *J'avais raison d'y croire: le pendule va m'aider à retrouver ma mère!*

Mais au lieu de se focaliser sur une région, une ville, un patelin où la disparue aurait pu trouver refuge, le pendule continua de décrire des cercles de plus en plus larges. Son ellipse croissante finit par excéder les bords de l'atlas lui-même.

Décontenancée, je me mis à tourner les pages, tout en continuant de fredonner l'air de la valse d'une voix de plus en plus désaccordée. Peut-être l'instrument m'indiquait-il que ma mère avait fui au-delà de la côte Est, vers le centre du pays ou même plus loin ? Mais le cône de laiton ne se stabilisa pas davantage au-dessus du Texas ou des montagnes Rocheuses, ni même de la Californie ou de l'Oregon. L'enthousiasme que j'avais d'abord ressenti céda peu à peu à la désillusion. Je compulsai l'atlas entier, parcourant l'Amérique latine, l'Europe, l'Asie et l'Afrique avec toujours un résultat identique. Par acquit de conscience, je fis même pendre le pendule au-dessus de l'Australie et de l'Antarctique. En vain : il tournoyait toujours sans s'arrêter. Il devait être près de minuit quand je me résolus enfin à refermer le gros livre. Ma trouvaille était un objet intrigant,

certes, mais au final inutile. Un simple gadget pour fasciner les gogos, comme l'avait affirmé tante Doris.

Découragée et terrassée par la fatigue, j'ouvris l'armoire à pharmacie accrochée au-dessus du lavabo et y déposai l'instrument à côté de mon petit trésor intime. Rien à voir avec les coûteux bibelots de ma logeuse. C'étaient juste quelques souvenirs de ma vie passée, que j'avais pu emporter avec moi à New York. Un peigne de nacre entre les dents duquel restaient encore quelques cheveux de ma mère ; le livre de contes des frères Grimm qu'elle me lisait quand j'étais petite, complété de plein d'historiettes de son invention griffonnées dans les marges ; ce maudit CD du *Lac des cygnes*, que j'avais pris dans la chaîne hifi un an plus tôt avant de quitter les Catskills. Il y avait aussi une lettre qu'un membre du club de lecture du lycée avait déposée dans mon casier au printemps dernier. Ce garçon, Adam, me plaisait bien avec sa timidité touchante, son amour de la poésie et cette idée attentionnée d'écrire une lettre à l'ancienne parce qu'il avait remarqué que je ne possédais pas de téléphone portable. Mais avec la surveillance étroite de tante Doris, je ne voyais pas comment j'aurais pu programmer une sortie au cinéma, une promenade dans Central Park ou une séance de patinage au Rockefeller Center, toutes ces choses que font les jeunes New-Yorkais de mon âge. Je n'étais pas comme eux. Adam n'était pas comme moi. Qu'aurait-il pensé de mes heures en dehors des cours, passées à voler

dans les trains ? Et moi, aurais-je eu le courage de lui avouer mes activités honteuses ? Mieux valait faire une croix sur le *dating* et me concentrer sur la seule chose qui comptait : ma survie, jusqu'à ce que j'atteigne la majorité et puisse enfin voler de mes propres ailes, le plus loin possible de tante Doris.

Résultat, j'avais quitté le club de lecture. Et je n'avais jamais répondu à la lettre d'Adam. Elle faisait partie de ma collection d'occasions perdues, parmi les souvenirs de ma mère. Je gardais cet humble trésor sous clé. Tante Doris ne s'était jusqu'à présent jamais aperçue que je verrouillais soigneusement la petite armoire, afin qu'elle ne vienne pas m'arracher ces choses qui n'appartenaient qu'à moi.

Un train passa dans la nuit et fit vibrer ma chaise, comme pour me rappeler qu'il était l'heure de dormir. Le lendemain, il me faudrait me lever aux aurores pour affronter cette ville-monde qui me restait étrangère ; survivre à Hemingway High parmi les autres élèves qui se connaissaient pour la plupart depuis des lustres ; puis faire ma chasse quotidienne aux objets perdus sur le chemin du retour. Je refermai l'armoire en soupirant et glissai la petite clé dans la poche de mon pyjama.

J'aperçus mon reflet sur la porte-miroir du meuble de toilette. La pâleur de mon visage faisait ressortir mes cernes par contraste. Le bleu profond de mes yeux, d'un sombre outremer, ressemblait à une fosse océanique. Le tout était encadré de longs cheveux bruns à la coupe



approximative. Il faut dire que je m'en occupais moi-même avec les ciseaux de la cuisine – si tante Doris était prête à dépenser des fortunes en toilettage pour Nero, il n'était pas question de déboursier un centime de coiffeur pour moi. Combiné à mes origines campagnardes, ce look échevelé m'avait vite cataloguée auprès des comiques autoproclamés du lycée qui m'appelaient « la paysanne »... quand ce n'était pas « l'amputée » à cause de mon doigt en moins.

Je me détachai de ce spectacle pour aller me coucher. À travers l'unique fenêtre de la salle de bains, au-dessus de mon lit-baignoire, la nuit était noire. Les ombres effilées des gratte-ciels de Manhattan perçaient les nuages, me rappelant les grands sapins des Catskills que je ne reverrais peut-être jamais plus.

J'éteignis le plafonnier et me traînai jusqu'à la baignoire. Je m'y écroulai, le cœur gros, sachant que ça n'irait pas mieux demain.





## CE QUI GRATTE DANS LA NUIT

Je me réveillai en sursaut, le souffle court.

J'étais en nage et mon pyjama me collait au dos. J'avais sans doute fait un cauchemar, mais je ne m'en souvenais déjà plus. Je pris une profonde inspiration, obligeant les battements de mon cœur à ralentir.

Le silence autour de moi était total, aussi opaque que les ténèbres. Il devait être entre deux heures et cinq heures du matin : cette parenthèse de trois heures au cœur de la nuit, où les trains de Grand Central s'arrêtent complètement. J'étais tellement habituée à entendre la bande-son de la gare en continu que ce silence m'angoissait.

*Il faut que je me rendorme, me dis-je. Une longue journée m'attend.*

Je refermai les paupières.

Mais le sommeil ne venait pas. Au contraire, je me sentais de plus en plus alerte, mes autres sens s'exacerbaient pour pallier mes yeux aveugles. Il me semblait sentir l'émail dur de la baignoire sous le fin matelas

de mousse que tante Doris avait daigné m'accorder. Le corned-beef salé rance qu'elle m'avait servi en guise de dîner me pesait encore sur l'estomac. J'avais entendu dire que, dans le temps, on servait ce bœuf en conserve aux soldats sur la ligne de front...

Soudain, un infime grincement perça le silence. J'étais à peu près sûre qu'il s'agissait de la porte mal huilée du placard à balais, au fond de la salle de bains. Refusant de laisser mon imagination s'emballer, je m'apprêtais à enfouir ma tête sous ma couverture. Mais à cet instant, un autre son retentit dans le noir :

*Criiii... Criiii... Criiii...*

Est-ce qu'un voisin, pris d'une fringale nocturne, faisait craquer le plancher sous ses chaussons ? Impossible : l'appartement se situait au dernier étage, sans personne au-dessus.

*Criiii... Criiii... CRIII !*

Je rouvris les yeux d'un seul coup sur la nuit noire. Le bruit venait de la salle de bains et de nulle part ailleurs, j'en étais certaine ! Il évoquait *des ongles* raclant une surface dure. Ce n'était pas un craquement, mais un *grattement*.

*CRIII !* – je n'étais pas seule dans la pièce !

*CRIII !* – quelqu'un ou quelque chose grattait de plus en plus furieusement !

En un vertigineux précipité, je me revis un an plus tôt, dans le grenier obscur de la maison des Catskills. Comme jadis, j'étais à nouveau plongée dans le noir

total, affreusement consciente d'une présence tout près de moi. Mes terreurs enfantines ressurgirent, aussi absurdes fussent-elles. Et si le Seigneur des Ronces s'était frayé un chemin depuis les montagnes pour venir me chercher jusque dans le placard à balais de tante Doris ? *Et si, après avoir emporté ma mère, c'était moi qu'il venait chercher ?*

« Non, c'est impossible..., balbutiai-je. Le Seigneur des Ronces n'existe pas. Il n'a pas pu sortir du placard à balais. Ce n'est que l'invention d'une maman trop protectrice, pour apprendre la prudence à sa petite fille... » Je me raclai la gorge et répétei plus fort, d'une voix éraillée par l'angoisse : « Tu n'existes pas ! »

Le grattement frénétique s'arrêta soudain. À moins qu'il n'ait jamais retenti ailleurs que dans mon imagination.

« Il y a quelqu'un ? » appelai-je.

Pas de réponse, bien sûr. Mais ça ne suffisait pas à me rassurer. Il n'y avait qu'un moyen de vérifier que la pièce était vraiment déserte : me lever et allumer.

Je dépliai mes membres ankylosés, enjambai le rebord de la baignoire et posai mes pieds nus sur le carrelage glacé. Puis je me mis doucement en marche en direction de l'interrupteur. Dans le noir complet, je devais tâtonner. J'identifiais les obstacles à l'aide de mes mains, tendues devant moi comme une aveugle. Ici, c'était le bord du lavabo... Là, la cuvette des toilettes... Plus qu'une enjambée et...

Je butai sur quelque chose.

Une chaussure oubliée en me déshabillant ? Non, c'était trop massif. Mon sac à dos rempli de livres de cours ? J'étais certaine de l'avoir rangé sur le gros lave-linge. Plus je me creusais la tête, plus je sentais un vide effroyable se creuser dans mon ventre. Je ne parvenais pas à me figurer ce que pouvait être cet obstacle. *Il n'aurait pas dû être là.*

L'interrupteur n'était qu'à un mètre devant moi, je le devinais, et pourtant il me semblait totalement hors d'atteinte. Je me concentraï de toutes mes forces pour museler mes pensées obsédantes, en me répétant un mantra : *Le Seigneur des Ronces n'existe pas. Le Seigneur des Ronces n'existe pas. Le Seigneur des Ronces n'existe pas.*

Ainsi trouvai-je le courage de tendre le bras le plus loin possible, sans faire bouger mes pieds d'un iota. Le bout de mes doigts finit par rencontrer le mur. En équilibre, je palpai les carreaux jusqu'à ce que mon index trouve le cadre en plastique de l'interrupteur.

Plus qu'un centimètre...

*Clic !*

Le plafonnier s'alluma d'un coup, inondant la salle de bains d'une lumière si vive que je fermai les yeux par réflexe. Je sentis quelque chose remuer brusquement contre mes orteils : l'obstacle sur lequel j'avais buté s'animait soudain !

Je rouvris les paupières en poussant un cri – de surprise, de terreur, de douleur. Une longue égratignure rouge courait sur tout le dessus de mon pied nu. *Comme une griffure de ronces sur ma peau.*

Je me raccrochai au mur pour ne pas défaillir. Mon regard tomba sur l'armoire à pharmacie. La porte-miroir verrouillée, derrière laquelle j'avais enfermé le pendule, était-elle aussi couverte de marques de griffures. Je devinai que la créature qui m'avait sauvagement attaquée avait au préalable usé ses ongles sur le meuble, pour tenter de l'ouvrir...

*Clac !* – la porte du placard à balais qui se refermait en claquant me fit sursauter.

Au bord de la crise cardiaque, tous les poils de ma peau hérissés, je hurlai à pleins poumons.



« Qu'est-ce que c'est que ce vacarme, Lucy ? » rouspéta tante Doris en déboulant dans la salle de bains.

Vêtue d'une longue robe de chambre en velours, elle semblait particulièrement furieuse d'avoir été réveillée en sursaut.

« Le... le placard à balais..., bredouillai-je, encore sous le choc.

– Comment ça, le placard à balais ? Ne me dis pas que tu t'es mis en tête de lessiver le parquet à une heure pareille. »

J'étais trop tétanisée pour expliquer à tante Doris qu'une créature était entrée dans la salle de bains puis en était ressortie par l'étroit placard. Ne voyait-elle

pas la longue égratignure sur mon pied, l'armoire à pharmacie couverte de griffures ? Non, bien sûr : elle avait ôté ses lentilles de contact pour dormir.

« Tu n'es pas censée faire le ménage au milieu de la nuit, mais le dimanche, me rappela-t-elle. Avec ton raffut, tu as mis Nero dans tous ses états. »

Nero... se pouvait-il que ce soit lui qui m'ait griffée ? Non, il n'était pas dans la salle de bains quand je m'étais couchée. Le voilà d'ailleurs qui s'approchait dans le couloir. Il s'arrêta aux pieds de sa maîtresse et jeta des regards inquiets dans la salle de bains sans en franchir le seuil. Puis il feula en faisant le gros dos.

« Ah, c'est malin ! s'exclama tante Doris. Le stress va lui faire régurgiter des boules de poils, à ce pauvre amour ». Elle se pencha pour ramasser le chat : « Ce n'est rien, mon Nérounet, je suis là... »

Mais ce dernier lui échappa en poussant un miaulement strident et s'enfuit à toutes pattes dans le couloir enténébré.

« Oh, Nero ! » s'écria tante Doris.

Elle pointa sur moi un index accusateur :

« Que je ne t'entende plus de la nuit, jeune fille ! Et éteins-moi cette lumière. Ce n'est pas parce que tu as des origines françaises que tu dois te prendre pour Marie-Antoinette, ou je ne sais qui. Ce n'est pas Versailles, ici. »

Elle tourna l'interrupteur et referma brusquement la porte de la salle de bains, me laissant avec mes angoisses, plus seule au monde que jamais.





## LE BUREAU DES OBJETS TROUVÉS

Je rallumai sitôt tante Doris repartie se coucher.

Il me fallut de longues minutes pour oser m'approcher du placard à balais, et plus longtemps encore pour l'ouvrir. À l'intérieur il n'y avait rien, bien sûr – rien que le matériel de ménage. Aucune créature ne se cachait parmi les balais, les serpillères et les seaux. Pourtant, j'étais *certaine* d'avoir entendu grincer la porte quand l'intrus était entré, puis claquer juste après que la créature m'eut griffée.

Est-ce que j'étais en train de devenir folle ? Était-ce le prix à payer pour tous les vols que j'avais commis malgré moi depuis un an ?

Je retournai me recroqueviller dans la baignoire, incapable de me rendormir, rongée par la peur et par la honte de ce que tante Doris avait fait de moi. Lorsque l'aube se leva enfin, ma résolution était prise : cette vie-là ne pouvait plus durer. Je ne voulais plus être l'âme damnée de ma logeuse. Tant pis si elle me mettait dehors et que

je terminais à l'Assistance publique. Je n'en étais encore qu'au début de ma vie, il n'était pas trop tard pour rentrer dans le droit chemin. Quant aux torts que j'avais causés... Je ne pouvais certes pas rendre tous les objets que j'avais dérobés au fil des mois. Sauf un, le seul qui était encore en ma possession : le pendule. Sur le chemin du lycée, le matin même, j'irais le remettre à qui de droit.



Le bureau des Objets Trouvés de Grand Central se situait dans un couloir enfoui au sous-sol, près de la voie 100. À travers la porte vitrée, on distinguait une petite salle d'attente éclairée au néon, au bout de laquelle se dressait un guichet. Ce matin-là, je m'y dirigeai en retenant mon souffle, la capuche de mon hoodie rouge rabattue sur mon visage pour échapper aux caméras de sécurité accrochées au plafond de la gare.

« Une petite pièce, la miss ? »

Cette interpellation me fit sursauter, j'avais les nerfs à vif après ma nuit sans sommeil. Un garçon asiatique était assis sur le sol, à côté de l'entrée des Objets Trouvés. Il semblait avoir mon âge. Sous sa casquette de l'équipe de hockey sur glace des Devils du New Jersey, ses joues étaient creusées, sa peau blême et ses lèvres bleues de froid. Son vieux blouson en jean élimé me semblait bien trop léger pour le rigoureux automne

new-yorkais. Le spectacle de sa détresse m'émut. Peut-être que moi aussi, le soir même, après avoir été mise à la porte par tante Doris, j'en serais réduite à faire la manche dans les gares... Je fouillai dans ma poche et en sortis la barre chocolatée trouvée la veille dans le train.

« Désolée, je n'ai pas d'argent, m'excusai-je. Mais je peux t'offrir ce casse-croûte. »

Son regard s'arrêta un instant sur les quatre doigts de ma main droite. Mais, à la différence des harceleurs d'Hemingway High, il s'abstint de tout commentaire.

« Merci la miss ! » s'exclama-t-il avec un grand sourire, émettant un nuage de vapeur dans l'air froid.

Je me sentais un peu plus légère en poussant la porte de la salle d'attente. Il n'y avait qu'un seul autre usager devant moi, un vieil homme en élégant costume de tweed. Accoudé au guichet, il semblait réellement peiné, et je ne pus m'empêcher d'écouter sa conversation avec le responsable des Objets Trouvés :

« ... Je suis sûr d'avoir perdu ma montre hier soir, en descendant du train en provenance de Tarrytown, se lamentait le vieil homme. Le bracelet a dû se détacher. Il était très vieux, vous savez. Ah, comme je m'en veux de ne pas l'avoir fait changer !

– Je comprends bien, Monsieur, répondit le guichetier. Mais je n'ai dans l'inventaire aucun article correspondant à la description que vous m'avez donnée.

– Regardez encore une fois, s’il vous plaît. C’est une Rolex de 1989. Le bracelet est en python. Il a dû se détacher. »

Manifestement ébranlé par cette perte, le vieil homme radotait. À en juger par ses beaux vêtements, il était riche, sans doute habitait-il un grand appartement de l’Upper East Side. Pourquoi se mettre dans des états pareils ?

« Si c’était une montre de collection, vous devriez peut-être déclarer sa perte à votre assurance ? suggéra le guichetier. Ainsi vous pourrez être dédommagé.

– La... la valeur de cette montre est avant tout sentimentale, bafouilla le vieil homme, au désespoir. C’était ma chère épouse, aujourd’hui décédée, qui me l’avait offerte pour nos fiançailles. » Sa voix se mit à chevrotter : « Vous ne pouvez pas vous tromper : son surnom et le mien sont gravés au dos du cadran. *Bobby et Betsy*. Pour *Robert et Elizabeth*. Regardez encore dans votre inventaire, je vous en supplie. »

Le désarroi de ce veuf me peina. Et vint raviver le sentiment de culpabilité qui ne me quittait jamais, depuis que j’avais commencé à voler pour le compte de tante Doris. Ma logeuse évaluait mes trouvailles uniquement en fonction de leur valeur marchande ; mais elles valaient souvent bien davantage aux yeux de ceux qui les avaient égarées...

« Au suivant », annonça soudain le guichetier, m’arrachant à mes pensées.

Le vieil homme avait fini par se résigner. La clochette au-dessus de la porte tinta : il venait de quitter le bureau des Objets Trouvés.

« Eh bien, jeune fille : qu'est-ce que tu as perdu ? » me demanda le guichetier.

Derrière lui se dressaient des étagères couvertes de valises, sacs, ordinateurs et bacs de montres : les débris de la multitude de voyageurs qui faisaient chaque jour la navette entre l'une des plus grandes villes du monde et ses banlieues. Chaque article était soigneusement étiqueté en attendant de retrouver son propriétaire.

« Je n'ai rien perdu, Monsieur, dis-je. Je viens juste rapporter un objet trouvé. »

Je me mis à fouiller dans mon sac à dos pour chercher le pendule, parmi les autres choses que j'y avais glissées : le peigne de ma mère, son livre de contes, son CD de Tchaïkovski, et même la lettre du pauvre Adam. J'avais trop peur que tante Doris finisse par s'apercevoir des griffures sur l'armoire de la salle de bains et me confisque mon trésor...

Enfin, je mis la main sur la chaînette. Je ne ressentis pas le picotement familier, car j'avais pris garde de mettre des gants en laine. Je laissai tomber l'objet sur le comptoir avec un certain soulagement.

« Ça fait plaisir de voir une jeune fille aussi civique que toi ! se réjouit le guichetier. Quelqu'un de moins honnête aurait gardé ce collier. »

Ce compliment si peu mérité me fendit le cœur à l'idée de tous les larcins que j'avais commis.

« Ce n'est pas un collier, protestai-je d'une faible voix. C'est un pendule. »

Je m'attendais à ce que le guichetier me demande dans quel train et à quelle heure je l'avais trouvé, pour qu'il puisse l'étiqueter en conséquence. Au lieu de quoi il poussa une exclamation joyeuse :

« Ça alors, quelle coïncidence ! Il y a justement là une dame qui attend depuis l'ouverture du bureau qu'on lui rapporte son pendule ! »

Une dame ? Je pivotai sur mes talons et me rendis compte qu'une usagère était en effet installée sur le banc de la salle d'attente. Tout à l'heure, en entrant dans la pièce, j'étais tellement pressée d'en finir que je n'avais pas remarqué sa présence : je m'étais précipitée sur le guichet derrière le vieux monsieur au costume de tweed.

« Laisse-moi deviner, petite, me lança le guichetier. Tu as trouvé cet objet dans le train en provenance de Poughkeepsie de 17 h 50, hier soir ?

– C'est ça, oui... », répondis-je distraitement.

Toute mon attention était dirigée vers le banc. Les échos de notre conversation étaient parvenus à la dame, la tirant de la torpeur dans laquelle elle semblait sommeiller. Elle se leva, dépliant son corps entièrement drapé de noir : une jupe d'épais velours, une sorte de bustier enserrant sa poitrine et un long manteau en

daim dont les pans tombaient jusqu'au sol. Le plus étrange était son grand chapeau en feutre, orné de fleurs en tissu – noires bien évidemment. Ce couvre-chef d'un autre temps était épinglé sur un gigantesque chignon de cheveux gris et équipé d'une voilette en résille opaque qui lui enveloppait tout le visage.

*Elle se rend à un enterrement, ou elle en vient*, songai-je. Même à supposer que ce soit vrai, la mise de cette dame demeurerait étonnante, anachronique, comme si elle était sortie des pages d'un vieux livre de l'époque victorienne pour se retrouver catapultée dans la modernité de New York. Cette première impression me la rendit sympathique : elle était une étrangère dans la ville-monde, comme moi.

« Madame Rita Perdido ? appela le guichetier, déchiffrant le nom de l'usagère dans son registre. Ça valait la peine d'attendre, et vous devez une fière chandelle à cette demoiselle. »

La dame fondit sur le comptoir avec une agilité étonnante et s'empara avidement du pendule. L'élan de sympathie que j'avais eu pour elle s'évanouit aussitôt : sa rapacité me rappelait trop celle de tante Doris. Je remarquai qu'elle portait comme moi des gants – les siens n'étaient pas des modèles miteux achetés au kilo dans une friperie, comme tous les habits que me fournissait ma tante, mais de délicats ouvrages de dentelle noire.

« Un instant, Madame, lui dit le guichetier. Il me faut un petit autographe là, dans le registre, avant de récupérer votre bien. »

Il lui tendit un Bic en plastique ; elle le dédaigna, sortit un stylo en argent de son grand cabas en cuir et, d'une écriture élégante, signa la page. Déjà, elle tournait les talons, sans avoir dit un merci, ni même prononcé une seule parole. Mon ventre se serra. Je ne pouvais pas la laisser repartir ainsi, tel un fantôme, avec son pendule et les questions sans réponses qu'il avait éveillées en moi.

Je la rattrapai à l'extérieur du bureau des Objets Trouvés :

« Un instant, Madame, s'il vous plaît ! »

Elle ne m'attendit pas et se dirigea d'une démarche légèrement claudicante vers un escalator qui menait à la surface. Nous débouchâmes ainsi dans le hall principal de Grand Central : une gigantesque salle dont la voûte vertigineuse était soutenue par d'immenses colonnes carrées. Une foule compacte se pressait là, s'entrechoquait comme la houle d'une marée humaine. Des milliers de pas frappaient les dalles de marbre. Tous ces voyageurs se hâtaient vers les innombrables quais pour attraper leur navette du matin.

« J'ai une question à vous poser ! » m'écriai-je, tandis que Mme Perdido s'engouffrait à son tour sous l'une des arcades de pierre menant aux quais.



Je jouai des coudes pour la rejoindre au moment où elle allait monter dans un train qui l'emporterait je ne sais où. Je m'accrochai à sa manche. Elle tourna enfin la tête vers moi, comme si elle prenait conscience de mon existence pour la première fois. À travers son voile en résille, les traits de son visage demeuraient incertains ; en revanche, je devinais entre les mailles deux yeux courroucés, aux contours dessinés au crayon noir.

« Lâche-moi, m'ordonna-t-elle. Mon train va partir. »

Sa voix était profonde et éraillée. Marquée par un accent chantant. Ses « r » roulaient comme des vagues puissantes. Et sa force, lorsqu'elle se dégagea, me fit vaciller. La sonnerie annonçant le départ imminent du train retentit. La dame en noir était sur le point de m'échapper, et je ne la reverrais jamais plus.

« C'est à cause du pendule que vous portez des gants ? lui demandai-je précipitamment. Pour qu'il ne vous pique pas les doigts ? »

Elle se figea sur le marchepied, telle une sombre ballerine en équilibre.

« Que dis-tu ? gronda-t-elle, comme si j'avais préféré une insanité.

– Le pendule m'a piquée, moi aussi, déclarai-je précipitamment. Enfin, je dirais plutôt qu'il m'a picotée. Et il s'est mis à tourner à la manière d'une toupie quand je l'avais en main. »

Au bout du quai, un agent souffla dans son sifflet pour dire à la retardataire de monter dans le train et

de ne pas gêner la fermeture des portes. Au lieu de quoi, Rita Perdido mit pied à terre, foulant l'asphalte de ses bottines à talons.

« Viens avec moi, jeune fille, m'ordonna-t-elle. Je t'offre un thé.

– Euh... je ne n'aime pas trop ça, protestai-je. Et je risque de rater mon train pour le lycée.

– Tu viens de me faire manquer le mien, me fit-elle remarquer, acide, tandis que le convoi partait dans son dos. La moindre des politesses est de m'accorder un peu de ton temps. Il faut que tu me racontes exactement comment tu as trouvé ce pendule ; et si c'est bien ce que je crois, j'ai des choses à te dire qui t'intéresseront sûrement. » Elle frappa dans ses mains gantées : « Allons maintenant, cesse de discuter et suis-moi. Nous trouverons un petit troquet dans les rues adjacentes à la gare, loin des regards indiscrets. »

Ses promesses de révélations étaient alléchantes, mais son ton autoritaire me gênait. Décidément, les manières de cette femme me faisaient de plus en plus penser à celles de ma tante. Quant à son insistance pour aller dans un endroit « discret », cela ne me disait rien qui vaille... Après tout, elle était peut-être dangereuse ?

Je jetai un regard alentour. Ici, au milieu de la fourmilière humaine, Rita Perdido n'avait aucune chance de m'enlever. L'agitation de la gare, qui m'avait souvent paru oppressante, me rassurait. Le piétinement des milliers de pas. Le brouhaha des centaines de conversations.

La voix des hautparleurs annonçant le départ des trains. Et jusqu'aux plaintes de ce petit garçon, là au bout du quai, que sa mère tentait vainement de consoler :

« Je suis sûr qu'on va retrouver ton lama en peluche, Jimmy chéri, lui assurait-elle. Il ne doit pas être bien loin. Allez, viens, donne-moi la main : on va tâcher de localiser le bureau des Objets Trouvés. »

L'enfant et sa mère s'éloignèrent dans le ventre de la gare, qui engloutit les pleurs de l'un et les promesses de l'autre. Grand Central, le carrefour où tout se perd et tout se trouve... C'était mon territoire de chasse. Et aussi, un peu, ma maison.

Je me tournai à nouveau vers Rita Perdido :

« Nous ne sortirons pas de la gare, Madame, décrétai-je. Si vous voulez me parler, ce sera au McDo du coin. C'est à prendre ou à laisser. »





## RITA PERDIDO

Le fastfood était décoré pour Halloween. Des ballons de couleur orange et noire pendaient au plafond, des guirlandes en forme de citrouilles ornaient les caisses. Les serveurs à l'air blasé portaient des chapeaux de sorcière en tissu synthétique.

La tenue d'enterrement de Rita Perdido cadrerait parfaitement avec ce décor. On avait l'impression qu'elle avait mis son costume avant l'heure : la nuit du 31 octobre n'était que dans deux semaines. Elle avait commandé deux thés de saison, arôme *pumpkin spice*, sans me demander mon avis. Alors que j'avais ôté mes gants pour réchauffer mes mains contre la boisson bien chaude, elle avait conservé les siens. Elle buvait le liquide fumant à petites gorgées, soulevant à peine sa voilette d'une main pour libérer son menton et porter le gobelet à ses lèvres. De toute évidence, l'odeur de graillon l'insupportait, de même que les tablées bruyantes autour. La présence de la foule avait l'air de la faire souffrir physiquement. Une idée m'effleura : peut-être qu'elle était migraineuse et

portait une résille pour mettre une barrière entre elle et le monde qui l'agressait...

« Première question : pourquoi as-tu rapporté mon pendule seulement ce matin, au lieu de le déposer hier aux Objets Trouvés ? » attaqua-t-elle.

– Je m'étais dit que cette babiole n'intéresserait personne, prétendis-je, lorgnant l'objet qui gisait entre nous, telle une pièce à conviction.

– Deuxième question... »

Je l'arrêtai aussitôt :

« Minute, madame Perdido. Chacune son tour. À moi de vous interroger. »

Je m'efforçais de montrer bien davantage d'aplomb que je n'en ressentais réellement. Ma fermeté affichée faisait-elle illusion ? Je ne laissai le temps à mon interlocutrice de reprendre l'ascendant :

« D'où vient le pendule ? » la questionnai-je.

Il me sembla déceler une expression agacée derrière la voilette.

« Ce n'est vraiment pas le lieu pour ce genre de confidences..., lâcha-t-elle.

– Répondez, c'est la règle. »

Elle poussa un soupir d'exaspération. Puis elle jeta un regard autour d'elle à travers les mailles, se pencha vers moi au-dessus de la table et me glissa à mi-voix :

« C'est une antiquité rarissime. J'ai repéré cet article dans le catalogue d'une liquidation de succession, organisée hier à Sleepy Hollow, dans la vallée de l'Hudson.

L'homme à qui il appartenait, un collectionneur nommé Gerald Bower, est mort sans descendance. Aussi, une vente aux enchères a été organisée pour éponger ses dettes. J'y ai acquis le pendule. Mais sur le trajet du retour, il m'a échappé. Vois-tu, ce genre d'objet est doué d'une volonté propre, et il n'en fait qu'à sa tête entre deux propriétaires. »

Je sentis les battements de mon cœur accélérer dans mes tempes. À la rigueur, je pouvais croire que tante Doris s'était trompée dans son estimation, et que ce qu'elle avait jugé être de la pacotille valait bien davantage. Mais de là à me faire avaler que le pendule avait sa *propre volonté* ?

« Ça ne répond pas vraiment à ma question, insistai-je. Vous pouvez au moins m'indiquer le pays d'origine de votre prétendue antiquité.

– Si je te le disais, jeune fille, tu serais incapable de le mettre sur une carte.

– Vous seriez surprise de mes connaissances géographiques, Madame. Hier encore, j'ai passé la soirée plongée dans les pages d'un atlas...

– Tu ne comprends pas. Le pays dont je parle ne figure dans aucun atlas, ni sur aucune carte. Il se situe hors de l'espace et du temps. »

*Une folle*, pensai-je. *Voilà à qui j'ai affaire*. D'où cet accoutrement tout droit sorti d'un musée et ce discours sans queue ni tête. Oui, vraiment, il aurait été facile de décider que Rita Perdido était démente et de la planter là avec son pendule et ses secrets. Seulement

voilà : la probable folie de mon interlocutrice n'expliquait pas ma mésaventure de la nuit précédente... Je décidai de rester encore un peu.

« À moi de t'interroger maintenant », s'exclama-t-elle, reprenant la main.

Je veux dire, littéralement : elle *prit* ma main dans la sienne, si vite que je n'eus pas le temps de me dérober.

« Qu'est-il arrivé à ton petit doigt ? me demanda-t-elle à brûle-pourpoint.

– En voilà une question, soufflai-je, estomaquée par son manque de tact. Je suis née comme ça, c'est tout. »

Je pensais qu'elle en resterait là, mais elle glissa le pendule dans ma paume nue, referma ma main dessus et serra fort.

« Eh, ça va pas ! » m'insurgeai-je.

Je jetai un regard autour de moi, mais nul ne prêtait attention à notre table : les clients étaient tous absorbés par leur journal ou leur téléphone portable, ingurgitant les news du jour en même temps que leur donut au bacon.

« Ma deuxième question est la suivante, murmura Rita Perdido. Que ressens-tu ?

– À part vos doigts en train de broyer ceux qui me restent ? Je vous l'ai déjà dit tout à l'heure : un picotement. »

C'était vrai, le pendule me chatouillait à nouveau la peau. Mais pas seulement. À présent que j'étais obligée de serrer le cône métallique dans ma main, je sentais aussi une forme de chaleur qui en émanait.



« Ça... ça brûle, soufflai-je. Il y a une pile dans votre truc, ou quoi ? »

Mme Perdido relâcha ma main aussi brusquement qu'elle l'avait saisie, et je laissai le pendule retomber sur la table.

« Les pendules adamantins ne fonctionnent pas avec des piles, mais avec le don de ceux qui sont capables de les manipuler. Aussi étrange que cela puisse paraître, il semble que tu en aies hérité. Ce pendule t'a choisie pour être sa nouvelle propriétaire. Il t'aidera à devenir celle que tu es vraiment et à trouver ce que tu as toujours cherché.

– Je... je sais très bien qui je suis », bafouillai-je.

Je n'étais pas sûre d'avoir compris la manière dont Mme Perdido venait de qualifier le pendule. *Adamantin* ? Qu'est-ce que ça voulait dire ?

« Je n'ai aucun don, confessai-je, troublée. J'ai essayé d'utiliser le pendule hier soir pour retrouver ma mère, qui a disparu. Mais il s'est contenté de tourner dans le vide.

– C'est parce que tu ne sais pas t'en servir, déclara mon interlocutrice d'une voix fiévreuse, plus rauque que jamais. Le don du retrouvage ne s'acquiert pas en un claquement de doigts. C'est une chance extraordinaire de pouvoir pénétrer dans les oubliettes pour en rapporter les choses perdues. C'est aussi une terrible malédiction, pour qui ne sait pas maîtriser ce pouvoir.

– Si vous essayez de me faire peur avec vos histoires, c'est raté, prétendis-je, me raccrochant au bord de la table pour ne pas vaciller.

– Cauchemars récurrents, hypersensibilité à tout ce qui t’entoure, et cette sensation vertigineuse d’être entre deux mondes : tu as vécu tout cela, n’est-ce pas, comme tous les retrouveurs dans leur jeunesse ? »

Je ne savais que répondre. *Retrouvage, retrouveurs* : ces mots formaient un charabia incompréhensible, j’étais à peu près sûre qu’ils ne figuraient pas dans le dictionnaire. Le terme *oubliettes*, lui, n’évoquait pour moi que de vagues souvenirs de cours d’histoire. N’étaient-ce pas ces prisons souterraines dans lesquelles les rois du Moyen Âge, en Europe, laissaient pourrir leurs prisonniers ?

Les allusions de cette inconnue sur mon passé, en revanche, étaient claires comme de l’eau de roche. Oui, j’étais douée d’un talent d’observation poussé, c’était même la raison pour laquelle tante Doris m’avait affectée à la chasse aux objets perdus. Oui, j’avais été harcelée de cauchemars dans mon enfance, et ils avaient ressurgi la nuit dernière au point de se matérialiser dans la salle de bains de tante Doris. Quant à la sensation d’être entre deux mondes... j’ignorais qu’il y en avait un autre, mais je ne m’étais jamais senti complètement à ma place dans celui-ci. Surtout ces derniers temps, à Hemingway High.

Jusqu’à présent, je m’étais convaincue que les autres élèves me rejetaient ; mais si c’était moi qui ne parvenais pas à m’intégrer ? Au-delà d’une minorité de harceleurs, comme dans tous les bahuts du monde, la majorité n’avait rien contre moi... Je n’avais jamais osé

participer aux activités qui rassemblaient les *cool kids*, les élèves en quête de popularité, comme l'association de comédie musicale ou l'équipe des pom-pom girls. Je m'étais rabattue sur le club de lecture, où se réunissaient les rêveurs et les originaux. Je m'y étais tout de suite sentie à l'aise – du moins, au début. Quand les autres membres avaient commencé à vouloir se lier d'amitié avec moi et à m'inviter chez eux, j'étais rentrée dans ma coquille comme une huître, par honte de ce que ma vie était devenue. Je savais que je ne pourrais rendre aucune invitation. La déclaration d'Adam avait été la goutte d'eau qui avait fait déborder le vase. Depuis, je ne parlais plus à personne. J'avais l'impression de passer à côté de plein de rencontres, de gâcher les occasions qui m'étaient offertes, dans ce lycée aussi riche et divers que la ville-monde ; le poids de mes larcins me clouait au sol, parmi des centaines d'oiseaux qui se préparaient à s'envoler dans le grand ciel de la vie adulte. N'osant croiser le regard de quiconque, je me traînais comme une âme errante dans les couloirs au sol de lino, peinant à trouver mon chemin dans ce lycée dix fois plus gros que mon petit collègue provincial des Catskills. Je me trompais souvent de salle de classe ou de casier et j'étais systématiquement en retard en cours... comme cela allait être de nouveau le cas aujourd'hui.

« Je vais te dire quelque chose, susurra Rita Perdido. Tous ces symptômes ne vont faire que s'aggraver dans les mois et les années à venir. Les gens te prendront

pour une folle, car le commun des mortels ne peut pas comprendre notre condition. Tu termineras seule et malheureuse. À moins que tu apprennes à maîtriser ton don. Je pourrais t'enseigner comment utiliser le pendule, pour que tu parviennes à retrouver ta mère. Laisse-moi te l'offrir en gage de bonne volonté. J'ai déjà le mien, et comme je te l'ai dit, celui-ci t'a choisie comme propriétaire. »

De sa main gantée, elle poussa doucement le pendule vers moi, mais je n'osais pas encore le reprendre.

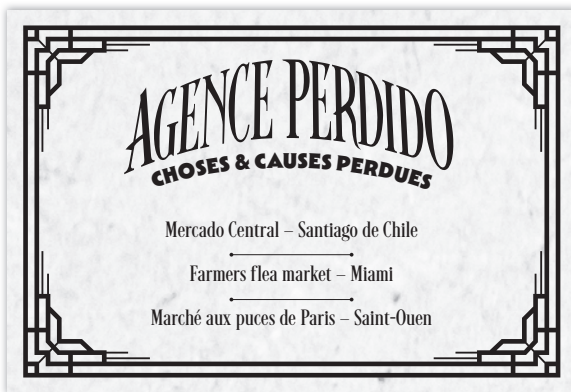
« Je ne sais pas, Madame..., balbutiai-je.

– Cesse de m'appeler Madame. Rita suffira. Et toi, quel est ton nom ?

– Lucy...

– Je serais heureuse de devenir ta mentore et de t'accueillir dans mon agence, Lucy. »

À ces mots, elle ouvrit son cabas et en sortit une carte de visite en bristol blanc, qu'elle posa devant moi sur la table à côté du pendule :



Les inscriptions sur la carte ne firent qu'ajouter à ma confusion. L'une des adresses était à des milliers de kilomètres de là, en Floride ; la deuxième plus loin encore, dans l'hémisphère Sud, au Chili ; quant à la troisième, c'était en France, de l'autre côté de l'Atlantique. L'accent de mon interlocutrice était davantage hispanique que français : je devinais qu'elle venait du Chili. Quant au descriptif de cette étrange agence répartie sur trois continents... cela ressemblait à une plaisanterie de mauvais goût. Un service pour retrouver les *choses perdues*, ça oui, je venais de sortir de celui de Grand Central. Mais les *causes perdues* ? Qu'est-ce que ça pouvait bien vouloir dire ? Rita Perdido voulait-elle se faire passer pour une sorte de détective privée capable de résoudre les problèmes insolubles ? J'en venais à douter que ce soit son vrai nom – *Perdido*, dans ce contexte, ça sentait le charlatanisme.

Une fois encore, j'eus envie de me lever et de partir. La terrible prophétie de mon interlocutrice m'en dissuada. Elle avait prédit que les gens normaux ne pourraient jamais comprendre ma condition. Outre le terme de *radiesthésiste*, que j'avais découvert la veille dans l'encyclopédie, Rita Perdido venait d'en utiliser un autre...

« Qu'est-ce qu'un *retroouveur* ? lui demandai-je, en glissant sa carte de visite dans ma poche.

– C'est quelqu'un comme toi et moi qui est capable d'aller reprendre ce que les habitants des oubliettes ont

arraché aux humains », répondit-elle. Elle se pencha un peu plus vers moi et ajouta à voix basse : « Ces créatures ont bien des visages et bien des noms. Ici aux États-Unis, on les appelle *boogeymen*. Dans mon Chili natal, ils peuplent les contes sous le nom de *los cocos*. *Boggleman* en Allemagne, *babay* en Russie, *babao* en Italie... Mais le nom que nous autres retrouvateurs utilisons le plus souvent pour les désigner est le mot français : *croquemitaines*. »

Les... *boogeymen* ? Ça me rappelait les monstres qu'inventait ma mère quand j'étais petite pour me dissuader de sortir dans la forêt à la nuit tombée. À commencer par le Seigneur des Ronces. Quant au mot de *croquemitaines*, je pouvais le déchiffrer, car Maman avait tenu à ce que j'apprenne le français en hommage à mes racines paternelles.

« Croquemitaines... croqueurs de mitaines..., répétais-je, faisant jouer ces sonorités sur ma langue. Ça veut dire... "mangeurs de doigts" ? »

Je rétractais instinctivement les quatre doigts de ma main droite sous ma paume, saisie par la peur irrationnelle d'en perdre un autre.

Mme Perdido hochait gravement la tête :

« En effet. Celui qui a l'imprudence de glisser sa main dans une brèche menant à une oubliette risque fort de sentir la morsure de mâchoires acérées. C'est pourquoi je te demandais tout à l'heure ce qu'il était arrivé à ton petit doigt. »

Je la vis lorgner de nouveau ma main, mais je gardais mon poing bien serré. Les divagations de cette femme auraient pu prêter à sourire, si elle n'avait semblé si sérieuse. J'avais plus que jamais l'impression d'être face à une démente échappée de l'asile.

« Croquemitaines ou *boogeymen*, appelez-les comme vous voulez, ils n'existent que dans les fables pour gamin, protestai-je.

– Non. Ils existent vraiment. Ce sont des adversaires redoutables, et les combattre n'a rien d'un jeu d'enfant. C'est au contraire la tâche la plus mortelle qui soit. Je sais de quoi je parle, moi qui pratique le retrouvage depuis des décennies. Mais je crois vraiment que nous devrions poursuivre cette conversation ailleurs. »

À nouveau, elle jeta un regard aux alentours. La salle du McDo s'était remplie depuis le début de notre échange surréaliste. Une fille de dix-sept, dix-huit ans en blouson de cuir noir cherchait une place où s'asseoir, un plateau chargé de nourriture entre les mains. Elle avait des piercings plein le visage, un gros casque audio enfoncé sur sa chevelure aile de corbeau, et les yeux noyés sous une tonne d'ombre à paupières. Gothique jusqu'au bout de ses ongles vernis de noir. Elle aussi paraissait fin prête pour Halloween.

« Je peux m'asseoir ? nous demanda-t-elle – elle parlait trop fort à cause de la musique qui se déversait dans ses oreilles.

– C’est occupé », lui répondit Rita Perdido en faisant *non* de sa main gantée.

Derrière sa voilette, il me sembla que ses yeux jetaient des éclairs. Ils m’évoquaient ceux d’une captive derrière des barreaux, comme si elle avait bâti autour d’elle sa propre geôle paranoïaque. Un délire dans lequel elle baignait depuis des décennies, de son propre aveu. Une prison mentale où elle essayait de m’enfermer à mon tour.

« Les murs ont des yeux et des oreilles, dit-elle en se penchant vers moi. Je crois que je suis suivie depuis plusieurs jours.

– Vous vous faites des idées. Personne ne nous écoute et... »

Avant que je puisse terminer ma phrase, la fille aux piercings trébucha et renversa le contenu de son plateau sur nos têtes. Les frites brûlantes se répandirent comme les baguettes d’un jeu de mikado ; une pluie de Coca-Cola glacé me coula dans le cou ; un steak de hamburger bien huileux atterrit sur le corsage de Mme Perdido.

Elle poussa un cri strident :

« Le pendule ! »





## LE PASSAGE

Au lieu de ramasser les dégâts ou de simplement s'excuser, la fille aux piercings venait de faire main basse sur le pendule. Sa maladresse n'avait été qu'une diversion préméditée.

« Il faut la rattraper ! » s'écria Rita Perdido tandis que la fille prenait la fuite.

Engoncée comme elle était sur sa banquette, la propriétaire du pendule n'était pas en mesure de rattraper la voleuse. Quant aux autres clients, ils levèrent à peine le nez de leur petit-déjeuner.

Mon sang ne fit qu'un tour. J'attrapai la bretelle de mon sac à dos et me lançai à la poursuite de la fuyarde à travers les couloirs de la gare. J'entendis Rita Perdido crier dans mon dos :

« Rejoins-moi ici, Lucy, je t'attendrai le temps qu'il faudra ! »

Puis la rumeur de la gare avala la voix de la femme en noir. Conversations, annonces du personnel, roulements de valises, sifflements de train : c'était assourdissant.

« Au voleur ! Arrêtez-la ! » m'époumonai-je.

Les voyageurs en retard pour attraper leur express du matin ne me prêtaient pas plus d'attention que les clients du fastfood. New York n'était pas comme Grayfall, où les gens veillaient les uns sur les autres : dans la jungle de la grande ville, c'était chacun pour soi.

Rapide comme une gazelle, la fille aux piercings s'enfonçait dans les méandres de Grand Central sans être inquiétée. Elle passa en coup de vent devant le bureau des Objets Trouvés. Là, enfin, quelqu'un se décida à me prêter main-forte. C'était le jeune mendiant asiatique à qui j'avais donné une friandise tout à l'heure. Il n'avait pas de train à attraper, lui ; il bondit sur ses pieds et se lança avec moi aux troussees de la pickpocket.

« Elle va vers le métro ! » s'exclama-t-il.

Il avait raison : la diablesse s'était mise à dévaler des escaliers plongeant plus bas encore dans les entrailles de la gare, là où elle se connectait au métro new-yorkais. Elle fusa sous un panneau indiquant *LIGNE 7 / DIRECTION FLUSHING* et déboula sur un quai bondé de passagers. Elle commença à slalomer entre eux, telle une skieuse olympique. Cependant, sa course allait bientôt prendre fin car il n'y avait aucune rame à quai. Au bout, il faudrait bien qu'elle nous affronte, et nous étions deux contre une.

Je serrais déjà mes poings, prête à en découdre...

... mais à cet instant, au lieu de s'arrêter, la voleuse se rua sur l'échelle de service qui descendait sur la voie !

Je pilai net à l'extrémité du quai, le souffle court, tandis que le blouson de cuir noir se noyait parmi les ombres du tunnel. Mon cœur tambourinait douloureusement. Les paroles de Rita Perdido tournaient dans ma tête : « *Ce pendule t'aidera à devenir celle que tu es vraiment et à trouver ce que tu as toujours cherché.* » Elle avait aussi prétendu que l'instrument m'aiderait à retrouver ma mère. Avec la voleuse, j'avais l'impression de voir disparaître pour la deuxième fois le seul parent qui me restait...

« J'ai vu le panneau d'affichage : le prochain métro n'est que dans douze minutes ! souffla le jeune mendiant, hors d'haleine. On a le temps de la rattraper. »

Descendre sur la voie ? C'était de la folie pure. Mais justement, depuis vingt-quatre heures, mon existence était devenue complètement folle. Je me jetai sur l'échelle à la suite de mon nouvel ami.



La rumeur de la station s'évanouit derrière nous en quelques instants, remplacée par le martèlement de nos semelles sur les rails. Le tunnel n'était éclairé que par des loupiotes de sécurité, accrochées au sommet de la voûte et bien trop espacées à mon goût. Dans

leur halo blafard, je devinais des dizaines de graffitis à demi cachés par la suie. D'autres imprudents s'étaient aventurés ici avant nous. Cette constatation ne me rassurait pas vraiment.

« Plus vite, on va finir par la coincer ! » m'encourageait le garçon.

On aurait dit que ça l'amusait de jouer à cache-cache avec les trains, qu'il avait fait ça toute sa vie.

« Finalement, je ne suis pas si sûre que ce soit une bonne idée..., haletai-je.

– Planque-toi dans cette alcôve, vite ! »

Quoi ? Une alcôve ? Où ça ? J'avais beau fouiller la pénombre, mes yeux ne s'y étaient pas encore assez habitués et ne voyaient que du noir. En revanche, je sentais bien le sol vibrer sous mes pieds, de plus en plus fort... une rame approchait à grande vitesse !

« Tu m'avais dit qu'on avait douze minutes devant nous ! » hurlai-je.

Deux grosses lumières rondes apparurent soudain au détour du tunnel, horriblement proches. Là-haut dans les Catskills, les biches se figent parfois dans le halo des voitures, trop tétanisées pour fuir. Exactement comme moi. Juste avant l'impact, une main m'attrapa le poignet et m'attira brutalement contre la voûte.

Mon épaule heurta durement la pierre de l'alcôve. Elle était profonde d'un mètre à peine, mais ce mètre venait de me sauver la vie : la rame fusa dans un crissement assourdissant, à quelques pouces seulement de

mon front. Une tornade d'air tiède fit claquer mes cheveux contre mes joues. Des dizaines de fenêtres illuminées défilèrent à toute allure, emportant des milliers de visages floutés par la vitesse. Puis l'obscurité et le silence retombèrent d'un seul coup sur le tunnel.

« Oui, en effet, ça fait moins de douze minutes, concéda le garçon, serré contre moi dans l'alcôve. J'ai dû me tromper de ligne en lisant le tableau d'affichage.

– Je... je ne suis jamais passée si près de la mort, hoquetai-je, au bord de la nausée.

– Mais tu es toujours vivante, précisa-t-il. J'imagine que la voleuse a dû se planquer, elle aussi, à moins qu'elle ait fini ratatinée comme une crêpe. »

En écho à ses paroles, des pas précipités recommencèrent à résonner dans le tunnel, suivis d'un claquement, puis plus rien. Le garçon et moi nous élançâmes à nouveau le long des rails. Nous parvînmes à une porte logée dans une seconde alcôve. De toute évidence, c'était cette issue que nous venions d'entendre claquer, et c'était par là que la fille avait disparu.

« Euh, fais gaffe, m'avertit le garçon. Et si c'était un local électrique ?

– Il n'y a aucun signe de ce type sur le panneau », lui fis-je remarquer.

En effet, la porte enfoncée dans la voûte ne comportait pas la moindre inscription. Elle était fort étroite et à peine assez haute pour laisser passer un adulte.

« Quand même, on ne sait pas ce qu'il y a de l'autre côté... », renchérit mon camarade.

Il me semblait bien poltron, tout d'un coup, après avoir pris des risques beaucoup plus inconsidérés que d'ouvrir une malheureuse porte. Quant à moi, je n'avais pas bravé la mort pour m'arrêter là.

J'abattis ma main sur la petite poignée ronde et la tournai. La porte s'ouvrit dans un léger grincement. Je fis un pas en avant, suivie de près par le garçon. Le panneau se referma aussitôt en claquant derrière nous, nous plongeant dans le noir complet.

Je cherchai un interrupteur sur le mur. Mes doigts ne rencontrèrent qu'une pierre froide et humide, sans revêtement aucun. Nous avions dû pénétrer dans une galerie particulièrement ancienne. Mais au point de ne pas avoir l'électricité ? Je n'avais pas le temps de m'interroger sur l'architecture du métro new-yorkais : j'entendais un martèlement de pas devant nous. C'était la voleuse, j'en étais certaine !

« Tu as de la lumière ? demandai-je à mon coéquipier. Une lampe-torche ? Un téléphone portable ?

– Tu veux rigoler ? Si j'avais toutes ces choses, je ne ferais pas la manche. » Il se ravisa aussitôt : « Attends ! En fouillant les poubelles de la gare, ce matin, j'ai trouvé ça... »

Je l'entendis chercher dans sa poche, puis une flamme s'éleva au bout de son poing. Il tenait un briquet en plastique, dont la lueur creusait les ombres de son

visage. Le halo éclairait aussi les murs alentour. Ainsi que mes doigts l'avaient deviné, ils étaient constitués de gros blocs de pierre nue. Au sol, ni béton ni asphalte : juste de la terre battue.

Nous reprîmes notre course. La fuyarde ne pouvait plus être loin. Sa course allait enfin s'arrêter, au bout de cette galerie de service qui ne devait pas être bien longue...

... mais contrairement à ce que j'escomptais, le boyau ne débouchait pas sur une impasse. Il se séparait en patte d'oie. Trois bouches noires s'enfonçaient dans les profondeurs de la terre, sans aucune indication pour se diriger.

« Tu sais par où elle est partie ? me demanda le garçon.

– Je n'en ai pas la moindre idée. Je n'entends même plus le bruit de ses pas. »

La bouche dans laquelle avait disparu la voleuse semblait l'avoir gobée comme une mouche... Je frissonnai – pas à cause du froid, car la température qui régnait dans le boyau était légèrement plus douce qu'à la surface –, mais à cause de l'inconnu.

« Il n'est pas prudent d'aller plus avant, sans savoir où elle est partie, avec juste ce briquet pour nous éclairer, murmurai-je. Ces galeries ressemblent à des tronçons en travaux. On risque de tomber dans un trou, de se prendre des éboulis sur la tête, ou pire...

– Tu veux dire que tu te dégonfles, la miss ? » me lança le garçon. La déception dans sa voix me fit mal.

« Pourtant, tu avais l'air de tenir sacrément à ce que cette fille t'a volé. C'était quoi au juste ?

– Rien. Une breloque.

– On ne se jette pas sous un train pour une breloque. »

Plus encore que sa curiosité, le rappel du danger auquel je m'étais exposée par sa faute me hérissa :

« On a failli y rester à cause de toi, lui rappelai-je.

On ne m'y prendra pas deux fois.

– OK, j'ai compris, on fait demi-tour. »

Nous rebroussâmes chemin.

« Te voilà revenu à la raison, remarquai-je.

– Tu ne m'as pas vraiment laissé le choix.

– On dirait que tu as réponse à tout.

– Contrairement à toi, qui n'as pas répondu à ma question quand je t'ai demandé ce qu'on t'a volé. Tu n'es pas très reconnaissante. J'ai pourtant foncé tête baissée pour t'aider. Tu penses peut-être qu'un gars comme moi ne mérite pas qu'on lui explique ce qui se passe. Tu me crois trop bête pour comprendre. Pour toi, je fais juste partie du décor comme les lampadaires et les trottoirs, pas vrai ? Je ne suis qu'un clochard anonyme à qui on jette un peu de nourriture, comme à un chien. »

Ses reproches me fendirent le cœur. J'avais suffisamment souffert de me sentir rejetée, à Hemingway High ; lui avait dû connaître bien pire pour finir à la rue.

« Je m'appelle Lucy, lui dis-je. Et toi ?



– Jasper.

– Cette fille m’a volé un pendule, Jasper. C’est un objet bizarre dont je ne suis pas sûre de bien comprendre le fonctionnement. Quelqu’un venait de me l’offrir... »

À ces mots, je repensai à Rita Perdido que j’avais plantée dans le fastfood. Je ne reverrais peut-être jamais le « pendule adamantin » qu’elle m’avait donné, mais il fallait que je la revoie, elle. Peut-être que, même sans l’instrument volé, elle pourrait m’aider à retrouver ma mère. N’avait-elle pas affirmé qu’elle possédait son propre pendule et qu’elle était elle aussi une « retrouveuse » ?

Je parcourus au pas de course les derniers mètres qui nous séparaient de la petite porte donnant sur les voies. Par mesure de précaution, je collai mon oreille sur le panneau métallique pour m’assurer que de l’autre côté aucun train n’était à l’approche. Silence total : c’était bon signe. Je tournai la poignée et ouvris la porte.

Mais derrière, il n’y avait pas de voie, pas de rails. Il n’y avait qu’un mur de pierre.